

Le village de Wegscheid, en Bavière. Maurice Weiss/Ostkreuz pour La Croix



La Bavière, entre amour du terroir et peur du changement

Wegscheid, village frontalier de l'Autriche, s'est retrouvé en première ligne face à la crise des réfugiés de l'automne 2015. Ce souvenir sera encore bien présent à l'heure du vote aux élections régionales de Bavière, dimanche 14 octobre.

Wegscheid
De notre envoyé spécial

Au bout de la route, il y a un pont et ce silence bucolique. Au milieu des collines, entre les bois et les prés, la rivière Osterbach marque la frontière entre l'Allemagne et l'Autriche. À gauche, une auberge désaffectée, le Western Saloon Oklahoma, a cessé de servir sa « Bayern Pizza ». À droite l'ancien poste frontière abrite toujours le club des propriétaires de chiens de berger allemands. Tout est paisible dans les espaces verdoyants de la « Bayerischer Wald », ancien carrefour des routes du sel en direction de



l'Autriche et de la Bohême et, jadis, terre de contrebande, aujourd'hui réputée pour son art de vivre et son tourisme. Entre Wegscheid, côté

allemand, et Kollerschlag, côté autrichien, les voitures circulent librement, comme aux plus beaux jours de l'espace Schengen.

Difficile d'imaginer le chaos de l'automne 2015, quand 62 000 réfugiés – le chiffre officiel –, ont franchi à pied la démarcation, amenés par des bus autrichiens depuis la frontière slovène. Lothar Venus, 44 ans, maire adjoint de Wegscheid et président de la section locale de l'Union chrétienne-sociale bavaroise (CSU), n'oubliera jamais la nuit du 5 octobre 2015, quand 3 500 personnes se sont retrouvées dans un pré au bord de l'eau. Trop, beaucoup trop pour les amener dans les abris mis en ●●●

Lothar Venus, maire adjoint de Wegscheid chargé notamment de l'accueil des réfugiés.

Maurice Weiss/Ostkreuz pour La Croix.



●●● place dans le village. Un grand nombre, parfois des familles entières avec de jeunes enfants, avait dû passer la nuit dans le froid.

« Voir arriver trente personnes devant sa porte à trois heures du matin et frapper aux fenêtres des chambres pour demander des indications, c'était surréaliste », dit-il aujourd'hui. « Nous n'étions pas préparés. Pendant deux semaines, nous avons vécu dans une confusion totale, jusqu'à ce que les gouvernements allemand et autrichien s'entendent pour gérer le flux. »

Depuis plusieurs jours déjà, ce fonctionnaire des impôts, chef des pompiers du canton, coordonnait, presque jour et nuit, l'accueil des réfugiés. Cette fois, sollicité par les médias, cet habitué des exercices de protection civile avait laissé éclater sa colère : sur l'Europe, sur l'Autriche et sur la politique qui laissaient les communautés frontalières seules face à la crise.

Trois ans plus tard, Wegscheid, 5 500 habitants, a retrouvé son calme. Lothar Venus a documenté les plus longs jours de sa vie dans une présentation Powerpoint de 300 pages, avec photos et comptes rendus de missions, une façon de mettre l'expérience derrière lui.

repères

Des changements sociologiques rapides

La Bavière compte 13 millions d'habitants. Le nombre des citoyens augmente : en 2017, 6,9 millions d'habitants vivent dans les villes, contre 6,1 millions à la campagne.

Plus des deux tiers (69 %) déclarent appartenir à l'une des deux confessions chrétiennes (catholiques et protestants) contre 82 % en 2001. La pratique religieuse diminue : les habitants du Freistaat Bayern (« État libre de Bavière ») vont moins à la messe : 21 % déclarent

Une trentaine de réfugiés ont obtenu le droit d'asile et vivent discrètement dans la commune. Une dizaine d'entre eux travaille, d'autres sont en formation. « Ce n'est pas compliqué, relativise l'édile. Ils ont leurs appartements. S'ils ont un travail, ils paient leurs loyers. Sinon, ils bénéficient de l'aide sociale. Quand ils ont un emploi, leur contribution devient intéressante. Des drames comme à Dresde et Chemnitz, ici, ça n'existe pas. »

Avec la réunification allemande en 1989, la Basse-Bavière, le district le plus à l'est de la RFA au temps de la guerre froide, limitrophe de la République tchèque et de l'Autriche, s'est retrouvé au cœur de l'Europe. Contrairement aux länders de l'Est, la région n'a connu ni l'exode rural, ni le phénomène des jeunes perdants contestataires, aux crânes rasés et amateurs de « Rechtsrock ». Avec la présence d'environ deux cents PME dans un rayon de 15 kilomètres, de sous-traitants et d'un artisanat actif, les taux de chômage sont parmi les plus bas d'Europe, et les entreprises cherchent désespérément de la main-d'œuvre qualifiée. Le site de la mairie de Wegscheid affiche plus de 60 offres d'emploi et d'appren-

raient y aller au moins une fois par mois en 2016, contre 44 % en 1980.

La grande majorité des femmes travaillent : plus de 75 % en 2017, contre 63 % en 2003.

Le secteur des services a fortement augmenté et représente 66 % des emplois. Depuis les années 1970, l'industrie a perdu une grande partie de son importance mesurée par l'emploi, de même que l'agriculture.

La société se diversifie : 23,8 % des habitants sont issus de l'immigration (au moins un parent né sans la nationalité allemande).

tissage. Fin septembre, le conseil municipal a approuvé un projet de plateforme numérique associant la municipalité, les citoyens, les clubs et les entreprises de la région qui sera accessible sur ordinateurs portables, smartphones et tablettes.

« Les croix sur les églises, les bâtiments publics, les chemins et les montagnes font partie de notre culture et les non-chrétiens doivent l'accepter. Moi, je n'ai pas de problème avec le voile. »

Au centre du bourg, sur la place du marché, les clients de l'auberge Haiböck profitent des derniers rayons de soleil, assis devant un verre de bière. Ralf Stadler, 53 ans, candidat du parti d'extrême droite Alternative pour l'Allemagne (AfD) pour la circonscription de Passau Est, a installé son stand à côté d'une camionnette Volkswagen, bardée du slogan « Unser Land - Unsere Regeln » (« Notre pays - Nos règles »). Cet artisan, membre du parti depuis 2016, fustige « l'immigration de masse, l'islamisation et la criminalité qui minent notre société et menacent notre identité ». « L'AfD dit ce que les gens veulent entendre. Toute l'Europe nous envie, nous allons bien », tempère Christian Escherich, directeur de l'usine Zambelli, fabriquant d'armoires et d'étagères métalliques. Dans la zone industrielle au-dessus du village, l'entreprise emploie 160 employés dont quatre réfugiés.

Au pouvoir depuis les premières élections de l'après-guerre en décembre 1946, la CSU gouverne la Basse-Bavière en bon père de famille, à la fois strict et généreux. Les membres de la fratrie obtien-



L'Irakien Abbas dans les cuisines de sa pizzeria à Wegscheid.

Maurice Weiss/Ostkreuz pour La Croix.

nent sans peine leur caserne de pompiers ou leur déviation. Le parti au pouvoir a longtemps tout contrôlé, incarnation d'un ordre solide, fondé sur la propriété privée, la responsabilité personnelle, l'action efficace et le sentiment d'appartenance au terroir. Sur fond de culture rurale et catholique, la CSU représente toujours pour beaucoup d'habitants la foi en un peuple bavarois, résumée par le credo « *Mia san mia* » (« Nous sommes ce que nous sommes »).

À Wegscheid, les réunions de pompiers et les activités de plusieurs dizaines de Vereine, – les clubs, associations et sociétés, de la très ancienne Altarmbrust-Schützengesellschaft, le club de tir fondé en 1815, à la Kolpingfamilie Verein, une association familiale, créée en 1894, qui a contribué à la rénovation du clocher de l'église à hauteur de 2000 euros en 2011 – comptent toujours comme les temps forts de la vie sociale. Du jour au lendemain, cette collectivité s'est retrouvée au centre de la crise des réfugiés. Comme à Munich, les habitants se sont mobilisés pour aider les Syriens, Irakiens et Afghans qui ont logé dans leurs garages et dormi dans les jardins. Lothar Venus a fait aménager un hangar à camions pour leur offrir du thé, des fruits et du pain. Mais au fil des jours, la sympathie a cédé la place au sentiment d'être envahi par des étrangers et abandonné par les autorités, à Munich et à Berlin. Depuis dix ans, la prospérité a atteint les coins les plus reculés à travers les infrastructures, les em-

ploi et les loisirs, mais le clivage s'est creusé entre les métropoles et les zones rurales. « À la campagne, le collectif domine comme avant, la société reste homogène », analyse Sebastian Beck, journaliste au *Süddeutsche Zeitung*. « La devise peut sembler illusoire mais elle est toujours la même : que les choses changent le moins possible. »

Dans son bureau près de l'église Saint-Jean-Baptiste, Heinrich Anzeneder, 56 ans, curé de Wegscheid depuis le 11 septembre 2006, offre un poster de Benoît XVI, estampillé « notre pape bavarois », en dissertant sur la diminution de la pratique religieuse et son rôle d'accompagnateur aux moments charnières de la vie : naissance, mariage et décès. Trois ans après, les paroissiens qui s'étaient mobilisés pour aider les réfugiés se posent des questions. « C'est très perturbant d'être face à quelqu'un qui ne veut pas dire qui il est et d'où il vient, explique le prêtre. La différence entre réfugiés fuyant les zones de conflit et migrants économiques est floue. Ce qui manque, c'est un certain ordre. Les gens veulent savoir qui est qui, celui qui a besoin d'aide ou pas, ils attendent du gouvernement plus de clarté. »

Une femme vêtue d'un foulard et d'une longue abaya noire passe devant l'église, rapidement saluée par le « Pfarrer » en casquette et col romain. « Les croix sur les églises, les bâtiments publics, les chemins et les montagnes font partie de notre culture, et les non-chrétiens doivent l'accepter, lâche-t-il. Moi, je n'ai pas de problème avec le voile. »

François d'Alañon